



# Pouvoir et sexe comme exemples d'une culture : le débat à propos du BDSM

**Elisabeth Wagner**, TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR **Jean-Louis Georget**

DANS **ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI 2022/2 N° 240**, PAGES 225 À 238

ÉDITIONS **ASSOCIATION POUR LA CONNAISSANCE DE L'ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI**

ISSN 0002-5712

ISBN 9782757436141

DOI 10.3917/all.240.0225

Date de mise en ligne : 07/06/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-allemande-d-aujourd-hui-2022-2-page-225?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Association pour la connaissance de l'Allemagne d'aujourd'hui.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



## Pouvoir et sexe comme exemples d'une culture : le débat à propos du BDSM

Au cours des dernières décennies, la société occidentale a connu d'immenses changements en termes d'attitude envers la sexualité. « On parle en l'occurrence de libéralisation, de pluralisation, d'une "dédramatisation" (voir par ex. Sigusch 2008) et d'une démocratisation (par ex. Giddens 1993) dans le rapport à la sexualité » (Wagner 2014, p. 11). Cela vaut également pour le sadomasochisme qui, en vertu de « cette approche, est considéré comme largement normalisé ou, du moins, en passe de l'être » (*ibid.*). Certains événements médiatiques auront contribué à ce que certaines des pratiques relevant du sadomasochisme s'inscrivent également dans l'espace de la sexualité en général. Citons par exemple la parution du roman à succès *50 nuances de gris* et son adaptation cinématographique, mais aussi les thèmes abordés à la télévision publique et privée avec une ambition pédagogique réelle ou bien en tant que sujet dans des romans policiers. D'un autre côté, « une forme souvent scandaleuse de traitement public du sadomasochisme en met en lumière une approche plutôt ambivalente. Les représentations médiatiques du sadomasochisme se révèlent particulièrement bien adaptées pour attirer l'attention des gros consommateurs de médias » (*ibid.*, p. 12). L'accentuation des stéréotypes dans les représentations médiatiques est également frappante (cf. par ex. Passig/Strübel 2009). Parallèlement, on trouve de plus en plus de représentations différenciées du sadomasochisme<sup>1</sup> dans les médias populaires et le milieu BDSM<sup>2</sup> lui-même et ses efforts d'information jouent certainement un rôle clé dans la notoriété accrue du BDSM et dans une appréhension de rapports nettement mieux informés. Cette influence montre de façon évidente que la scène BDSM est bien plus qu'un simple lieu de divertissement et d'expression des préférences sexuelles. Aussi différenciée qu'elle puisse être aujourd'hui, elle exerce

\* Attachée de recherche à l'Université Johann Wolfgang Goethe de Francfort-sur-le-Main

1. BDSM : l'acronyme signifie Bondage (Domination) + Discipline, Domination + Soumission, Sadisme + Masochisme. Au moment de la rédaction de ma thèse (Wagner, 2014), l'ancienne abréviation SM et l'abréviation BDSM étaient toutes deux utilisées. Le contenu de ces deux abréviations est identique. Même dans l'ancienne appellation SM, les pratiques énumérées dans le BDSM ont toujours fait partie du SM, une abréviation qui désigne le sadomasochisme. C'est pourquoi, dans les extraits littéraires de ma thèse, il est question de SM.
2. Pour simplifier, je parlerai ici de la scène BDSM. En fait, on ne peut parler que de nombreuses scènes BDSM, qui se sont développées différemment selon les régions. De même, on trouve des spécialisations de la scène BDSM selon les pratiques privilégiées.

de nombreuses fonctions : elle est de fait un lieu de négociation des normes et des valeurs de la société en général. Elle donne l'occasion de prendre position sur les thèmes socialement controversés qui la concernent, comme la violence, le genre, la sexualité, le pouvoir et le sexe. Elle est bien sûr aussi un terrain d'expérimentation et offre des espaces protégés et des occasions de rencontres BDSM qui se déroulent en dehors d'une sphère purement privée.

Dans ce qui suit, l'accent sera mis sur les différentes fonctions et surtout sur la culture des débats de la scène BDSM. Afin de montrer leur diversité et surtout la manière dont les pratiquants du BDSM défient les normes sociales, deux sujets seront choisis à titre d'exemple : on présentera d'une part quelques positions sur le thème de l'exercice du pouvoir, ou de la domination et de la soumission, un thème qui peut constituer une partie de l'érotisme lié au BDSM ; on abordera d'autre part la manière dont les pratiquants du BDSM, qui se sentent plus ou moins appartenir à cette même scène, négocient autour du thème de la sexualité. Il en ressort que la scène BDSM est un espace de discours qui résulte de la confrontation avec les représentations de la société en général. Pour comprendre cette forme de débats, je fais précéder les deux thèmes d'un bref aperçu de l'histoire de leur naissance et de leurs positions de base.

Les chapitres suivants sont en partie des résumés de mon ouvrage paru en 2014 et intitulé « Le sadomasochisme conscient de ses limites. La sexualité SM entre confirmation et disruption de la norme ». Dans cette publication, je me suis penchée sur les conflits de normes des pratiquants du BDSM, qui découlent de formes de désir jugées contestables par la société. Pour ce faire, j'ai mené 24 entretiens dont il est question à certains endroits. À l'aide de l'analyse des interviews pratiquées, j'ai mis en évidence la manière dont les pratiques BDSM sont d'une part intégrées dans un espace normatif et comment les paradoxes qu'elles recouvrent perdurent d'autre part en tant que stratégie opposée et ne peuvent pas être intégrés quant à eux aussi aisément dans un ensemble normatif. Certains passages de ce travail ont été réimprimés avec l'aimable autorisation de la maison d'édition *Transcript* (c) (2014).

### **Aperçu de l'histoire de l'émergence des scènes BDSM en République fédérale d'Allemagne**

« L'époque de la fondation de la scène SM telle qu'elle existe aujourd'hui (essentiellement hétérosexuelle) en République fédérale peut être datée de 1990 environ » (cf. Elb 2006). Elb part du principe que la publication du livre de Sina-Aline Geißler<sup>3</sup> et sa profession de foi en faveur du masochisme peuvent être considérées comme l'une des « amorces » d'une multiplication soudaine de la création de groupes SM (*ibid.*, p. 91 et suivantes). Ces créations de groupes seraient surtout dues au fait que les sadomasochistes ayant des affinités semblables ont osé franchir la barrière de leur confidentialité (cf. Passig/Strübel 2009)<sup>4</sup>. Elb souligne par ailleurs que cet affichage a représenté « une sorte d'acte de libération » qui n'a pu être mené qu'à partir d'un positionnement lié au masochisme féminin (Elb, *ibid.*).

3. Le livre de l'auteur « Le plaisir d'être dominée. Les femmes se reconnaissent dans le masochisme » a été publié en 1990 par l'hebdomadaire Stern. L'article a suscité des protestations, notamment au sein des groupes féministes radicaux (voir Passig 2009).

4. D'autres documentaires qui défendaient une approche éclairée, comme l'émission télévisée « C'est censé être de l'amour » de la série « Dans les alcôves allemandes », ont également eu cet effet. Date de diffusion : 23.6.1994 sur ARD.

La sous-culture SM peut toutefois se targuer d'une généalogie antérieure à cette publication. Il faut mentionner dans ce cadre l'influence de groupes et de publications de différents pays industrialisés occidentaux. Les Old Guards, fondés en 1950 à San Francisco par des vétérans de guerre homosexuels, sont considérés comme l'un des groupes précurseurs ayant une influence particulière sur les codes et le cadre de la future sous-culture SM (cf. Passig/Strübel 2009). On peut également citer la création du groupe de lesbiennes sadomasochiste Samoïs en 1978, dont la cofondatrice Pat Califia a publié en 1988 un manuel de prévention pour les lesbiennes, qui a été traduit en allemand en 1992 et qui est considéré comme une référence pour la sous-culture SM américaine et européenne en ce qui concerne la gestion des pratiques SM. Pour l'Allemagne, les années 1960 sont considérées comme l'époque de la naissance de la scène SM, au cours de laquelle des groupes gays SM se sont formés et auto-désignés comme des clubs d'amateurs de cuir ou se sont identifiés à des clubs de motards.

À cette époque, la « scène » hétérosexuelle relevait uniquement du domaine privé, le milieu commercial n'opérant pas séparément de la scène privée comme c'est le cas aujourd'hui. Le magazine « Forum libre pour les questions d'éducation », dont la première parution a eu lieu en 1967, servait de plate-forme de mise en réseau et traitait, dans des séries romanesques, de châtiments corporels à connotation érotique comme moyen d'éducation. Il offrait également des possibilités de discussion et accueillait des petites annonces de prise de contact avec un éventail classique de pratiques SM. Les premiers groupes, qui ont pris la forme de cercles de discussion au sens actuel du terme, ont vu le jour en République fédérale à la fin des années 1980. On peut citer les groupes sadomasochistes d'obédience essentiellement hétérosexuelle « S/M Sündikat Hamburg » (1987) et « S/M-Gruppe Munich » (1989). À l'époque de la création des groupes SM en Allemagne, les lesbiennes, les gays et les hétérosexuels menaient leurs actions souvent conjointement, alors qu'à partir du milieu des années 1990, des divergences sont apparues, seuls les lieux étant encore partagés (Wagner 2014, p. 97-98)<sup>5</sup>.

Aujourd'hui encore, la scène SM se compose d'un nombre incalculable de groupes BDSM (groupes d'habitues, cercles de discussion, cercles privés), d'une culture d'événements SM et de nombreuses communautés virtuelles. Les scènes se divisent parfois en groupes thématiques spécialisés qui s'adonnent à des tendances particulières. En outre, les scènes hétérosexuelles, lesbiennes et gays sont actuellement considérées comme largement distinctes les unes des autres. La participation des individus à ces scènes va de marginale jusqu'à active aux plans politique ou organisationnel. Les groupes BDSM, mais aussi les communautés Internet, continuent de servir de portes d'entrée pour les débutants SM, de plates-formes de contact, de lieux d'échange d'expériences et de mise en réseau. La scène SM a dépassé depuis longtemps le stade du non-profit. Un marché s'est développé autour d'elle, fréquenté également par des personnes qui n'en font pas partie (*ibid.*, p. 98-99). Actuellement, on peut parler d'une événementialisation de la scène BDSM (cf. Deremetz 2018, p. 214 et suivantes). Dans ce contexte, la diversification en courants divers semble également se poursuivre et « la scène en tant que forme de communautarisation s'efface au profit

5. Une vaste collection de données a été rassemblée dans la chronique de "Datenschlag" (<https://www.datenschlag.org/>).

de formes de communautarisation alternatives plus flexibles et de structures et formes de communautarisation plus ouvertes » (*ibid.*, p. 115).

Parallèlement à ces évolutions organisationnelles, il est également possible de retracer l'évolution de l'autoreprésentation de la scène BDSM. Parmi ces évolutions internes, on trouve obligatoirement l'adoption précoce du principe « sûr, sain, consensuel » (SSC). Ce principe est souvent traduit par « en toute sécurité, avec bon sens, d'un commun accord ». Il encadre l'action SM et a en même temps une fonction de légitimation, et implicitement aussi une fonction juridique, car sans cet arrière-plan, les actions SM deviendraient un délit (*ibid.*, p. 99). Le SSC est considéré comme un ensemble de règles qui a d'abord été forgé dans la sous-culture gay américaine des années 1980 (cf. Passig/Strübel 2009). Le dictionnaire Internet Datensschlag indique que l'expression « sûr, sain, consensuel SM » est apparue pour la première fois en 1983 « dans une auto-description des "activistes de sexe masculin homosexuels de New York (GMSMA)" » et qu'elle a été utilisée dans « toutes les brochures GMSMA qui ont ensuite été publiées<sup>6</sup> » (Wagner 2014, p. 99). La fonction de la scène BDSM ne se limite pas à une adhésion verbale aux principes du SSC, mais elle veille que ces principes soient diffusés de manière appropriée par le biais de lieux internes de transmission de ces règles, de la diffusion de ces informations et d'une prise de conscience générale. Ainsi, des cours et des formations continues organisés au niveau local permettent par exemple d'expliquer les techniques de bondage ou de distribution de coups et les dangers qu'ils représentent pour la santé.

### Les scènes BDSM comme lieux de communication et de transmission de connaissances

L'histoire de la fondation des scènes BDSM actuelles montre donc qu'il s'agit de bien plus que de mettre à disposition des lieux pour la réalisation de fantasmes BDSM et l'organisation d'événements. Au contraire, les groupes BDSM étaient et sont également des lieux de communication (voir Elb 2006) et de culture de débat très marquée. Parler et débattre en détail du sujet qu'est le SM, acquérir un savoir-faire ou se laisser inspirer, est devenu un élément central de la culture BDSM depuis la création des premières rencontres d'habitues et des premiers cercles de discussion à la fin des années 1980<sup>7</sup>. Cette culture du débat s'étend aujourd'hui également à l'espace virtuel et se poursuit sur de nombreux forums de discussions au sein de différentes communautés BDSM sur Internet. Sur la plate-forme Internet « Centrale des esclaves » par exemple, qui compte actuellement plus de 240 000 membres<sup>8</sup>, des thèmes sont régulièrement abordés dans les forums de discussion et font généralement l'objet d'abondants commentaires. Parmi eux, on trouve très souvent des sujets qui posent des questions sur les marges de manœuvre disponibles et leurs limites, comme par exemple : « Comment peut-on être esclave ? Jusqu'où peuvent aller la dépendance, la soumission, le paternalisme, etc. dans une relation SM ? Quelles sont les réactions auxquelles il faut s'attendre lorsque le/la partenaire est tenu-e en laisse en public ? Qui a le pouvoir dans une relation SM ? Jusqu'où peut aller le fétichisme de l'uniforme ? etc. À ces questions à orientation plutôt normative s'ajoutent

6. Cf. <http://www.datenschlag.org>, Datensschlag du 01.10.2007.

7. Même avant la phase actuelle de diffusion du SM, il existait une tradition de débat. Citons par exemple les cercles de lecture du XIXe siècle, dans lesquels des modèles littéraires constituaient la base de la discussion, comme ceux qui concernaient l'auteur Sacher-Masoch, auteur en 1870 du roman sadomasochiste « Vénus en fourrure » (cf. « Datensschlag. Chronique du sadomasochisme » (DACHS), 2002).

8. Vu le 17.2.2022 – <https://www.sklavenzentrale.com/>. Il s'agissait en 2013 de 193 000 membres.

des questions sur la gestion pratique, mais qui à leur tour, selon la question, sont assez souvent commentées de manière normative » (Wagner 2014). Ces thèmes et d'autres se répètent à intervalles réguliers dans les discussions. Cette répétition de l'éventail des thèmes montre qu'ils sont élémentaires pour l'approche du BDSM, en particulier pour les débutants, et qu'ils ne sont jamais résolus de manière définitive.

Mais la raison pour laquelle des débats répétés sont toujours remis au goût du jour à propos des questions normatives et pratiques n'est certainement pas liée uniquement à un changement de génération ou au fait que parler de sujets BDSM peut être un acte érotique en soi. Les discussions donnent plutôt « l'aperçu d'un éventail de recommandations pour pratiquer qui peuvent être examinées du point de vue sociologique et des références normatives disponibles au plan général, qui régulent l'approche du sujet qu'est le SM et écartent donc l'arbitraire. Dans les recommandations pratiques apparaissent les doubles stratégies de normalisation d'une part et de gestion des stigmates d'autre part » (*ibid.*, p. 47). En abordant le sujet général sur l'exercice du pouvoir à la fois de la domination et de la soumission, on peut comprendre les liens entre la culture du débat et les normes sociales prédominantes.

### ***Discours sur des thèmes précaires : l'exemple de la thématisation de la domination et de la soumission dans la culture du débat du milieu BDSM***

Dans le BDSM, le thème du pouvoir peut être au centre de la discussion, dans la mesure où l'une des parties prend l'initiative et est dominante, c'est-à-dire qu'elle conduit le bal, tandis que l'autre partie obéit aux injonctions et assume ainsi le rôle de soumise. « Ces pratiques de domination et de soumission peuvent être liées à des pratiques douloureuses, mais pas nécessairement » (*ibid.*, p. 200). Cet arrangement est encadré par des limites préalablement convenues et par l'accord de principe que toutes les parties concernées s'y engagent soit pour une durée déterminée dans le cadre d'une rencontre BDSM (session), soit pour toute la durée d'une « relation DS » existante<sup>9</sup>.

Le thème du pouvoir est un sujet très discuté dans la scène BDSM. En effet, le terme « pouvoir » peut être compris de différentes manières. C'est ce que je montre à l'aide de quelques citations tirées des débats dans les magazines et les forums en ligne. Par ailleurs, la rencontre hiérarchique BDSM ou les désirs correspondants défient les principes sociaux d'égalité et d'équité. Elle peut en outre poser aux participants des problèmes de légitimation par rapport aux normes en vigueur ou les plonger dans une crise d'identité. À cet effet, nous présentons ci-dessous quelques extraits d'entretiens avec des pratiquants BDSM qui se sentent plus ou moins liés à la scène du même nom.

Un des thèmes autour de la domination et de la soumission concerne la question de l'étendue des pouvoirs de la partie dominante et de la répartition des responsabilités entre les participants. Les trois positions suivantes peuvent être résumées à ce sujet :

1. On trouve tout d'abord la conception selon laquelle seule la partie dominante a le pouvoir de décision – à condition que la partie soumise donne son accord de principe. C'est ce qu'illustre la déclaration d'un pratiquant BDSM, qui formule ceci de manière lapidaire : « Le pouvoir, c'est ce que tu prends ! On voit ici une conception du pouvoir qui met l'accent sur la possibilité de l'imposer de manière plus ou moins violente. (...) Le principe de l'équilibre des intérêts, que l'on retrouve dans d'autres prises de position, est ici nié » (*ibid.*, p. 116).

9. Dominance/soumission : relation qui présente une tendance hiérarchique plus ou moins continue.

- Par conséquent, la responsabilité complète repose exclusivement du côté de la partie active, ce qui n'est certes pas condamnable.
2. Une deuxième position, intermédiaire, « souligne certes la répartition du pouvoir en faveur de la partie active » (*ibid.*). Mais ici, il apparaît plus clairement « que le rapport de force est le résultat d'un arrangement, car le consentement de la partie passive est ici visible et présupposé ». Voici une autre citation à ce sujet : « On a du pouvoir quand l'autre le donne volontairement, même si cela signifie pour lui de la souffrance. [...] Le pouvoir, c'est quand je peux faire faire certaines choses à la personne soumise. Plus il y a de possibilités, plus j'ai de pouvoir. Si la personne soumise fait tout ce que je veux, j'ai un pouvoir absolu sur elle. La question de savoir pourquoi elle le fait est secondaire » (*ibid.*).
  3. À l'autre extrémité du spectre, on trouve la notion de jeu de pouvoir. Il s'agit ici d'un arrangement participatif dont tous sont également responsables. La citation suivante illustre cette position : « (Le pouvoir) commence lorsqu'il est délégué et que quelqu'un d'autre l'accepte. La personne dominante détient ce pouvoir pour une certaine période dans l'intérêt des deux parties<sup>10</sup>. Dans cette configuration, le pouvoir est le résultat d'une négociation entre toutes les parties. C'est un arrangement qui reflète une compréhension démocratique du pouvoir » (*ibid.*, p. 115-116) et qui est toujours mis à l'épreuve.

Une question centrale qui accompagne ces débats est celle de l'authenticité ou de l'artificialité de la configuration du pouvoir dans le contexte BDSM. Dans de nombreux débats, il s'agit de la perception du BDSM en tant que jeu sexuel par rapport à une identité sexuelle. D'un côté, le sadomasochisme est décrit comme « un partage ludique de la domination et de la soumission<sup>11</sup> ». On proclame ainsi une différence entre le « monde réel » de la vie quotidienne et l'espace du BDSM, dans lequel prévaut un rapport de force mis en scène et limité dans le temps. Une autre fraction se considère comme exclue de cette interprétation du BDSM en raison de son propre positionnement en tant que participante. Il y aurait bien des sadomasochistes, comme le formule le point de vue opposé, qui ne veulent en aucun cas que leur « penchant » respectif soit compris comme un « rôle », mais plutôt comme une identité, ce qui doit contribuer à souligner l'authenticité de l'action BDSM (cf. Wagner 2014, p. 118).

Le caractère de mise en scène de la rencontre BDSM est néanmoins considéré comme un aspect important dans les débats, car il offre une protection à tous les participants, précisément en construisant deux mondes, à savoir un monde quotidien réel et un monde mis en scène. « C'est précisément cette connaissance du caractère de la mise en scène qui rend possible l'écart de pouvoir pour les participants, car celui-ci ramène la rupture de la norme (la prise de pouvoir absolue) à la norme. La violation de la norme ou de la règle est l'exception qui ne remet pas en cause la règle en soi » (*ibid.*, p. 119).

Lors de certains débats, on peut constater que le thème du pouvoir dans la scène BDSM ne reste pas autoréférentiel. Dans certains contextes de pratiquants BDSM, pour la plupart politiquement actifs, le pouvoir sadomasochiste est assimilé avec le pouvoir en général. Ainsi, l'influence des approches postmodernes est ici manifeste lorsque le caractère constructif de la rencontre hiérarchique BDSM est également

10. « Centrale des esclaves » v. 1.11.2007.

11. Dépêche SM 2000.

appréhendé comme un potentiel pour reconsidérer également la réalité sociale sous cet angle.

C'est une tentative pour rendre le BDSM compatible avec l'approche critique de la domination d'une gauche politique. Ainsi, « la visibilité et la négociabilité du pouvoir dans le SM pourrait finalement représenter une pratique critique de la domination » (*ibid.*, p. 119 et suivantes). En effet, le pouvoir ne se manifeste pas ici comme une qualité, mais se révèle de manière générale comme « conçu par l'homme », c'est-à-dire comme socialement construit (cf. Schlagzeilen 2005). La scène BDSM peut donc aussi être un lieu de réflexion. En créant une « conscience des rapports de pouvoir et de violence » (*ibid.*, p. 331) se révèle le potentiel d'une analyse critique de la société. Ainsi, la scène BDSM devient de fait un lieu de production de savoir.

### Thématisation des membres de la scène BDSM

Il est évident que ces débats particulièrement approfondis ont été et sont encore parfois menés dans un contexte de nécessité de légitimation de pratiques socialement problématiques. On peut difficilement imaginer que dans un club de jardinage ou de football, la signification et la légitimité des actes soient autant débattues au-delà des cercles de spécialistes concernés. Le problème de la violation potentielle des normes se laisse appréhender le plus clairement dans les déclarations individuelles. Dans les interviews de mon étude (Wagner 2014), on voit comment les pratiquants BDSM se voient confrontés à un problème de légitimation, surtout dans leur phase de découverte et d'initiation de leur désir sadomasochiste. Car « les pratiquants ne voient pas le SM représenté de la manière dont ils le souhaiteraient dans le champ de la normalité, et ils ne trouvent pas non plus de légitimation naturelle au SM » (*ibid.*, p. 288).

L'exemple du désir érotique lié au pouvoir montre que c'est justement le plaisir de se soumettre ou de dominer qui a besoin d'être légitimé. Dans ce désir, les soumis se voient menacés par une perte de statut. Une partie des personnes interrogées décrivent la découverte et les premières perceptions de leurs besoins sexuels comme éprouvantes et dérangementes. Certaines personnes interviewées se sentent par moments complètement en marge de la norme en raison de la « comparaison constante avec une normalité réelle ou supposée – du moins visible pour elles » (*ibid.*, p. 173). La déclaration d'une personne interviewée, qui se classe parmi les soumises, en est un exemple : « L'idée d'un homme qui peut en quelque sorte choisir ce qu'il fait est-elle envisageable ? Il se jette devant une femme et se fait battre. Non, ce n'est pas normal du tout » (*ibid.*, p. 206). Cet exemple met en évidence une norme de genre supposée, dans laquelle la soumission à une femme ne semble pas envisagée.

Les pratiquants BDSM sont donc confrontés au défi de légitimer leur désir et de standardiser les pratiques BDSM. On retrouve une telle pratique par exemple dans une présentation de soi hors du contexte BDSM en tant que personne consciente de soi et autonome. La référence à des modèles est typique pour ce faire et une sondée qui aime la soumission souligne, en se démarquant de son intérêt pour les pratiques BDSM, « avoir un comportement assez dominant dans la vie de tous les jours » (*ibid.*, p. 262). Ce type de formulation se retrouve plutôt chez les femmes soumises, tandis que les hommes soumis se voient ou en échec par rapport à la norme de genre ou tentent de rendre leur désir de soumission compatible avec la norme de genre. La citation suivante d'une personne interviewée illustre une telle tentative. Il s'exprime

ainsi à propos de son intérêt pour la soumission : « Les hommes voient toujours toutes ces histoires de manière un peu sportive, comme si on voulait s'élever d'une manière ou d'une autre » (*ibid.*, p. 259). Dans cette déclaration, la capacité de s'engager devient une compétence ou une performance. Le rôle de passif est ici en quelque sorte transformé en rôle actif, ce qui le rend en même temps conforme aux normes de la masculinité. Le thème de l'érotisme de pouvoir s'est donc révélé largement imprégné d'éléments liés au genre. Mais tous les adeptes de la soumission des deux sexes ont en commun de se voir confrontés à des normes d'autonomie, d'autodétermination et de responsabilité personnelle. Ils s'y conforment pour ne pas perdre leur qualité de sujet. Au contraire, le côté actif de l'exercice du pouvoir, c'est-à-dire l'action de dominer, a une connotation positive et garantit un gain de statut. Cela se traduit par des références positives aux expériences de leadership. En termes de théorie de la normalisation, il se passe dans ce cas de figure la même chose que dans la légitimation d'actions violentes : la cohérence des univers de sens est établie. Une pratique de soumission devient une pratique de participation, le plaisir d'être humilié devient une performance sportive. Dans cette configuration également, la norme hégémonique, à savoir le postulat d'autonomie et d'autodétermination, est maintenue.

### **Scène BDSM et sexualité**

Dans ce qui suit, j'aborde la relation entre la scène BDSM et la sexualité. Vu de l'extérieur, l'idée que le BDSM est une forme de sexualité spécifique ou même marginale peut être déterminante. Le fait que la sexualité soit un sujet de discussion très controversé dans le milieu depuis les années 1990 est présenté ici de manière succincte à travers quelques déclarations tirées des écrits produits par le milieu. La discussion porte sur la définition de la sexualité dans le milieu BDSM et sur la place des pratiques courantes dans le BDSM, comme les rapports sexuels. Une question souvent débattue est également de savoir si le BDSM peut être obligatoirement qualifié de pratique sexuelle ou s'il ne faudrait pas plutôt parler d'identité sexuelle. En outre, la question de savoir si la sexualité BDSM peut être qualifiée de normale ou si cette question a une quelconque pertinence doit être également abordée. Enfin, on conteste parfois le fait que le BDSM soit nécessairement de nature sexuelle, ou qu'il soit lié à l'excitation sexuelle. Il va de soi que, dans le contexte d'un désir personnel à appréhender individuellement, il ne peut y avoir de position univoque en matière de débats. Mais c'est justement en ce qui concerne la question de la normalité qu'une nette évolution se dessine.

### **Le SM est-il encore d'actualité ? Débats sur les définitions et les limites**

La question de savoir si la sexualité sous la forme courante de rapports sexuels, etc. peut aussi entrer dans le champ du BDSM est désormais clarifiée dans la mesure où, en raison de l'approche individuelle des pratiques sadomasochistes, la réponse à cette question doit être laissée à l'appréciation de chacun. En ce qui concerne la question de savoir dans quelle mesure on peut « déjà » parler de BDSM pour certaines pratiques, la décision doit être prise de manière pragmatique et l'appréciation de la définition laissée au libre-arbitre de chacun, comme le montraient déjà les déclarations faites dans les années 1990 dans un magazine de la scène SM : « Toute personne qui qualifie sa sexualité de SM peut se revendiquer de la sous-culture SM. Le fait qu'une telle pratique me semble parfois être une forme quelque peu exacerbée

d'une sexualité plus douce n'a pas d'importance. Je ne peux pas plus définir le SM que quiconque, et je dois m'en accommoder » (Wagner 2014, p. 104).

Mais les approches purement subjectives ne sont pas toujours considérées comme le seul critère. Ce qui est en jeu au final, c'est la mesure dans laquelle les pratiquants BDSM se voient représentés ou se sentent « chez eux » dans le milieu du même nom. Dans les années 1990, des réflexions stratégiques implicites sont par exemple intégrées pour faciliter l'accès des débutants à la scène BDSM, en particulier des femmes. Lors d'éventuelles apparitions publiques, comme lors de la Marche des visibilités ou sur internet, il fallait précisément à l'époque veiller à se présenter de manière pas trop rébarbative et à renoncer à des démarcations conceptuelles ou dogmatiques. Ainsi, la distinction manifeste entre le SM et une sexualité normale devait être relativisée afin d'ôter la crainte encore répandue à l'époque de ces pratiques sexuelles entourées d'une réputation sulfureuse. C'est du moins l'intention formulée sur les pages Internet de « Datenschlag » en 1999 : « Celui qui lit pour la première fois un texte sur les pratiques sadomasochistes est d'abord confronté au problème de savoir comment on qualifie les choses. Pour beaucoup de gens, le mot sadomasochisme suffit à faire peur. Mais en réalité, même le masque le plus discret est SM, et c'est pourquoi nous regroupons ici tout sous le terme SM » (*ibid.*, p. 104 et suivantes). À cette attitude très ouverte vis-à-vis de la sexualité mainstream, d'autres pratiquants BDSM opposent leurs besoins de distinction personnelle. Dans le débat qui a eu lieu dans la « SM-Depesche » à propos de cette définition, on objecte que cette forme d'ouverture (ou de négation des différences) tend à banaliser le SM. De plus, selon les auteurs, cette approche ne reflète guère leurs propres expériences (*ibid.*, p. 105).

Les débats récents sur la scène BDSM fournissent d'autres occasions de discuter des limites de la sexualité mainstream. Ainsi, la parution du roman érotique et best-seller *50 nuances de gris* a suscité de nombreuses critiques dans le milieu BDSM. Les rencontres BDSM qui y sont décrites ne seraient pas réalistes. D'une part, elles donneraient une image édulcorée des pratiques BDSM et, d'autre part, elles classeraient la relation BDSM qui y est décrite comme toujours pathologique, comme on peut le constater par exemple dans les discussions de la Centrale des esclaves en 2018. D'autres participants à ces discussions reprochent à leur tour aux tentatives de délimitation des frontières de vouloir généraliser le BDSM, de nier la légitimité des approches individuelles et d'instaurer une approche dogmatique. La question de la définition devient toutefois pertinente au moins dans le contexte des soirées BDSM semi-publiques. Il s'agit ici de décider à quel groupe il faut s'adresser et d'éviter que des personnes dont le lien avec le BDSM ou le thème de la fête correspondante n'est pas manifeste s'y retrouvent involontairement (cf. Deremetz 2018).

### **Suis-je normal ? – Positionnement par rapport à la pathologisation**

La question de la classification du BDSM comme normal ou pathologique, discutée dans le milieu BDSM, semble avoir considérablement évolué au cours des trois dernières décennies. Jusque dans les années 2010, on s'inquiétait que le SM puisse finalement représenter un dérapage aberrant, que les diagnostics psycho-analytiques puissent être pertinents (voir par exemple Wellton 2008) ou que ce même sadomasochisme soit « la manifestation d'une impossibilité à se lier (voir par exemple Rathbone 2008) » (*ibid.*, p. 106). Norbert Elb observe également dans les auto-évaluations

des pratiquants du BDSM dans les années 2000 que ceux-ci établissent un lien entre leur désir sadomasochiste et les abus sexuels subis (cf. par ex. Elb 2006, p. 53 et suivantes). Cela montre clairement que les adeptes du BDSM ont indirectement fait le lien avec les diagnostics psychanalytiques et ont posé par conséquent la question de leur normalité. L'autoréflexion par rapport à la normalité se rattache ainsi directement à la question des sources en matière de besoins de pratique du BDSM. L'exemple d'une « déclaration explicative » auto-psychologisante dans la « SM/Depesche » de 1999 est représentatif de cette pratique : « Au fond, je crois que j'ai été "mal programmé". Malgré tout, j'aimerais bien expérimenter cette "mauvaise programmation", car elle me promet un haut degré d'excitation » (Wagner 2014, p. 106).

Dans un tel positionnement de soi comme « mal programmé », il y a à la fois le désir de reconnaissance d'une normalité que l'auteur pense ne pas pouvoir atteindre, et l'impuissance face à un désir qui lui a été donné à la naissance. Son expression « malgré tout » relativise toutefois la pertinence de l'accomplissement de la norme et autorise pour l'auteur ce qui « promet un haut degré d'excitation ». Les (auto)categorisations du BDSM comme un fait relevant de la pathologie sont ainsi précédées du droit à l'autodétermination et à l'épanouissement sexuels. Alors qu'il semble que dans ce type d'auto-détermination, il est fait implicitement référence aux mouvements de libération sexuelle des années 1970 et 1980, une autre référence apparaissant en 2007 dans une déclaration de la communauté Internet appelée Centrale des esclaves. Un commentaire portant sur la question de la normalité s'exprime ainsi : « J'ai appris dans le cadre d'une psychothérapie que n'est considéré comme "maladif" que ce qui me rend insatisfait de moi-même ou qui nuit à mes semblables ». (SZ)

Cette affirmation exprime déjà implicitement un changement dans le conseil psychothérapeutique et la question de la pathologisation. De même que les praticiens SM ont souvent intégré la question des « perversions » dans leurs autojustifications, on a produit des auto-déterminations dans le cadre de la réforme pour classer le sadomasochisme dans la nomenclature médicale de la signification et liste des maladies et de la Classification internationale des maladies<sup>12</sup>. Cela se manifeste surtout lorsque les pratiquants du BDSM ont eu recours à une psychothérapie, comme dans l'exemple ci-dessus. Depuis, on voit se dessiner un assouplissement ou une différenciation croissante de la catégorie sadomasochisme dans la Classification internationale des maladies<sup>13</sup> et il s'est avéré que la définition d'un sadomasochisme pathologique ne serait plus tenable longtemps. En conséquence, des conceptions comme celle-ci trouvent un grand écho dans la Centrale des esclaves en 2019 :

Le BDSM est multicolore et varié. Ne te laisse jamais convaincre que quelque chose doit absolument être pratiqué de telle manière. Cela doit seulement se dérouler à la manière dont tu te sentes bien ainsi que ton partenaire de jeu. Tout le reste, ce que des personnes extérieures en pensent, n'est pas pertinent – tant que ces personnes extérieures ne sont pas impliquées contre leur gré dans votre jeu.

12. DSM IV : « Le DSM (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders) a été introduit par l'Association américaine de psychiatrie » (Daschek 2005, p. 9). CIM-10 : classification internationale des maladies et des pathologies associées, clé de diagnostic introduite par l'OMS. Jusqu'en 2021, le sadomasochisme figurait dans les deux rubriques de diagnostic concernant les paraphilies (troubles de la préférence sexuelle).

13. Dans la CIM 11, en vigueur depuis 2022, une réforme fondamentale a été entreprise et le sadomasochisme a été supprimé des rubriques de diagnostic, à l'exception des actes sexuels non consentis.

Même si on retrouve toutes les positions évoquées ici depuis la création de la scène BDSM, on peut affirmer que l'opinion selon laquelle le sadomasochisme est pathologique n'est plus qu'une opinion minoritaire dans la scène BDSM. Cela montre bien le caractère d'historicité des débats ayant eu cours dans le milieu en particulier et plus généralement des discours. De toute évidence, la scène intègre avec minutie les discours sociaux et contribue à les façonner par ses interventions. Néanmoins, les participants aux forums BDSM et aux interviews de mon étude sont conscients de la différence d'appréhension générale par la société de la sexualité dite normale et d'une sexualité marginale comme le BDSM. Cela conduit dès lors à une grande réticence pour faire coïncider un environnement non BDSM avec des penchants BDSM propres. Il faudrait en outre se demander comment les pratiquants du BDSM répondraient à mes questions en 2022 et si, lors d'entretiens de suivi, les discours semi-publics se retrouveraient effectivement aussi au plan individuel, c'est-à-dire si la question de la normalisation est définitivement résolue.

### **L'événement BDSM comme espace protégé des possibles**

Après la relation évoquée en dernier lieu qu'entretient la scène BDSM avec le public, j'aborde maintenant le point de vue qui, à l'inverse, conçoit la scène BDSM comme quelque chose qui tient le public à l'écart des regards, aux marges de toute possibilité d'influence sur lui afin de ne pas nuire à l'expérience originale et surtout de créer des conditions idoines pour la réussite de la communication BDSM. C'est ce que montre l'interview de Torsten (32 ans), qui s'intéresse à la qualité de la rencontre BDSM et aux conditions cadres qui y sont liées. Pour lui, les activités au sein de la communauté BDSM sont le lieu où, par la voie de l'empathie, à l'aide de la connaissance des codes du milieu, d'une compétence spéciale en termes de communication et en adéquation avec les règles en vigueur, l'individu a la possibilité de réaliser son désir de BDSM. Il s'agit, selon Torsten, de s'affirmer dans le groupe dans le rôle choisi, d'assumer ses besoins de dominant ou dominé et d'être reconnu. La « puissance émotionnelle » qui se cache derrière le « vécu » nécessite d'offrir à l'individu un espace préservé, d'être entièrement protégé au sein du groupe. Pour cela, il est absolument nécessaire « qu'il s'agisse de groupes fermés et qu'il y ait des limites très claires ». Torsten considère même qu'une ouverture bijective de la scène BDSM et de la société mainstream, qui n'est pas vraiment devenue plus tolérante à ses yeux, mettrait en danger la qualité de la rencontre BDSM. « Cette attitude de Torsten est très éloignée d'une normalisation au sens où la sexualité SM prendrait toute sa place au sein d'un large spectre de pratiques sexuelles légitimes. La séparation consciente qu'il opère entre le cadre privé et le public non concerné indique que dans sa vision des choses, la normalisation du SM a lieu en privé, mais pas en public. C'est dans ce cadre privé – mais aussi au sein du public SM initié -, que Torsten qualifie de « cadre favorable », que l'authenticité de l'auto-représentation authentique peut se déployer » (Wagner 2014, p. 304).

En outre, la scène BDSM fonctionne comme un espace alternatif de normalité, comme une hétérotopie (Foucault 2013). Dans cet autre espace, les potentialités sont réutilisées de manière expérimentale et les limites des normes de la sexualité repoussées. Selon une perspective individuelle, une forme de socialisation s'accomplit par l'entrée dans la scène BDSM, et ce non seulement par la transmission de connaissances ou par la participation à une culture du débat, mais aussi par la pratique

elle-même. Dans l'exemple suivant, une personne interviewée (Katja 27 ans) décrit son expérience de ses premières intrusions dans des parties de jeux BDSM. Au début, elle a eu du mal à assimiler « l'étalage ouvert de la sexualité » qui y était pratiqué. La « nudité » complète partout visible, poursuit Katja, était jusqu'alors quelque chose d'« incroyablement intime » pour elle. Les scènes BDSM qui s'y déroulaient et qui, pour elle, n'avaient pas de rapport évident avec le plaisir au sens classique du terme, par exemple lorsqu'« une femme (...) pleurait à chaudes larmes », « et que c'était très mauvais pour elle et ça lui faisait vraiment mal », étaient pour Katja « beaucoup trop violentes au début ». Des membres de longue date du milieu (« des gens formidables ») l'auraient « prise par la main » au début, lui auraient servi d'« interlocuteurs » et lui auraient expliqué les règles lors de ses premières soirées, comme celle de ne pas s'immiscer dans les scénarios BDSM tant qu'ils duraient et avant que n'en soit donné le signal d'arrêt. Finalement, après ses premières fréquentations, elle se serait fait « une carapace plus épaisse » et aurait « quand même beaucoup changé ». « Entre-temps », dit Katja, « j'ai adopté les codes. Quand je vais à une fête, je me change dans le couloir là où tous les gens vont au vestiaire en vêtements de ville et je m'en fiche complètement ». En ce qui concerne ses propres rencontres BDSM, elle aurait également « beaucoup repoussé les limites » et, par analogie avec ce qui lui paraissait inacceptable auparavant, elle compte désormais parmi ses jeux favoris des expériences douloureuses et des scénarios de domination (rapeplay).

Ce qui ressort de son récit, c'est une extension de la norme sexuelle par la médiation de l'expérience et une introduction progressive des « adeptes » dans cette scène que sont les soirées BDSM. Le rapport montre par exemple que la nudité collective dans le contexte sexuel, les rencontres sexuelles sans la sensation de plaisir classique, mais aussi les pratiques violentes ne sont pas tolérées en tant que relevant d'une norme sexuelle générale courante, du moins pas dans la perspective de la personne interviewée. C'est de là que se fait jour la nécessité pour les pratiquants BDSM de créer un espace propre qui leur permette d'intégrer leurs besoins dans une norme plus large.

### **Conclusion et perspectives**

La question centrale était de savoir quelles sont ou peut-être quelles étaient, les fonctions de la scène BDSM en République fédérale d'Allemagne. Vu de l'extérieur, il peut paraître surprenant que la scène BDSM ne soit pas seulement un lieu de plaisir personnel et de contacts sexuels, d'expérimentation et d'épanouissement. Elle l'est sans aucun doute aussi, pour autant que l'on considère la scène BDSM avant tout sous l'aspect de l'organisation de parties de jeu semi-publiques de différentes tendances. De ce point de vue, ces lieux de plaisir sont en même temps, pour reprendre l'expression de Foucault, des « hétérotopies » (idem 2013, p. 11). C'est là que se trouve l'autre, ce qui n'est pas intégré dans le canon des normes générales et qui peut donc être considéré comme une contre-culture. La contre-culture est également vécue dans de nombreuses autres sphères, à savoir sous la forme de cercles d'habitues, de discussions sur des forums, de cercles de discussion, voire même de formes d'événements artistiques. Les résultats écrits d'une culture du débat BDSM révèlent d'autres fonctions et tâches de la scène éponyme. Elle est un lieu où des processus d'auto-explication sont possibles, où la formation d'opinion, la discussion (critique) et la transmission de connaissances peuvent avoir lieu. Par sa confrontation productive avec les normes,

elle offre également des opportunités pour produire des savoirs. Ce dernier point démontre que l'influence des normes sur les processus d'autojustification et les différents débats tournant autour du sujet n'est pas une voie à sens unique, mais qu'elle se répercute sur le discours social en général.

La raison pour laquelle la scène BDSM peut se prévaloir d'une culture du débat aussi marquée est due au fait que le sadomasochisme a été mis en discours de manière spécifique ; autrefois comme perversion, plus tard comme paraphilie, aujourd'hui comme sexualité encore exceptionnelle par certains côtés. Pour les pratiquants du BDSM, le problème se pose ou s'est posé de légitimer leur revendication d'être sadomasochistes. Ils se sont efforcés sans relâche « d'inscrire le SM dans la normalité et de s'assurer d'être normaux » (Wagner 2014, p. 326). Cette forme d'affrontement, même collectif, de mise en discours, fait penser à Foucault. Dans son analyse, les désirs marginaux ne sont pas simplement réprimés, mais soumis à une dynamique. Ainsi, un principe s'est imposé « qui consiste en un système d'incitation dans lequel les « désirs » sont spécifiés, catalogués et transformés en secret ». Ensuite, on les oblige à se cacher pour pouvoir ensuite les redécouvrir (Foucault 1983, p. 46). On débusque le sexe et on l'insère dans une existence discursive (*ibid.*). La sexualité est passée au crible, est amenée à se faire discrète, puis à être révélée et à être dite. Dans une société au caractère de plus en plus non-violent et démocratique, l'importance centrale de la scène événementielle BDSM réside donc aussi dans le fait de garantir et d'approuver les valeurs générales de la société. Les thèmes socialement problématiques sont donc déplacés dans des espaces socialement construits et prévus à cet effet grâce à la « territorialisation des sujets à enjeux sociaux » (Deremetz 2018, p. 214).

Actuellement, tout porte à croire que la tendance actuelle à l'événementialisation et à la normalisation se poursuit. On observe ainsi que de nombreuses « play parties » sont étiquetées comme des événements fétichistes, dans lesquels le déguisement érotique est plutôt mis en avant. Cela laisse supposer que de nouveaux adeptes du BDSM se créent de nouveaux espaces et que la différenciation entre les pratiques BDSM désormais banales et les pratiques plus inhabituelles se poursuit. Ces dernières continueront probablement à faire l'objet de discours, car les limites doivent toujours y être renégociées. C'est précisément dans ce contexte qu'une tension se maintiendra au niveau personnel, avec la nécessité de mettre son propre désir marginal en relation avec les normes de la société moderne.

– Traduit de l'allemand par Jean-Louis Georget –

## Bibliographie

Califia, Pat (Hrsg.) : *Das S/M Sicherheitshandbuch*. Pullenreuth 1992.

Daschek, Eva/Konrad, Axel : *Empirische Untersuchung über den Zusammenhang zwischen ausgewählten Faktoren und inklinierendem sexuellem Sadomasochismus*. Diplomarbeit. Heidelberg 2005, URL : [www.schlagabtauschhd.de/i/diplomarbeit\\_online.pdf](http://www.schlagabtauschhd.de/i/diplomarbeit_online.pdf) (letzte Zugriff 30.05.2014).

Deremetz, Anne : *Die BDSM-Szene. Eine ethnografische Feldstudie*. Gießen 2018.

Elb, Norbert : *SM-Sexualität. Selbstorganisation einer sexuellen Subkultur*. Gießen 2006.

Foucault, Michel : *Die Heterotopien. Der utopische Körper. Zwei Radiovorträge*. Frankfurt 2013.

- Foucault, Michel : *Der Wille zum Wissen. Sexualität und Wahrheit*. Frankfurt am Main 1983.
- Giddens, Anthony : *Wandel der Intimität. Sexualität, Liebe und Erotik in modernen Gesellschaften*. Frankfurt am Main 1993.
- Passig, Katrin/Strübel. Ira : *Die Wahl der Qual. Handbuch für Sadomasochisten und solche, die es werden wollen*. Reinbeck bei Hamburg 2009 (zuerst 2000).
- Rathbone, June : « Bindung und Sadomasochismus ». In : Andreas Hill/Peer Briken/Wolfgang Berner (Hrsg.) : *Lust-voller Schmerz. Sadomasochistische Perspektiven*. Gießen 2008, S. 143-158.
- Sigusch, Volkmar : « Was heißt Neosexualitäten ? » In : Andreas Hill/Peer Briken/Wolfgang Berner : *Lust-voller Schmerz. Sadomasochistische Perspektiven*. Gießen 2008, S. 59-78.
- Wagner, Elisabeth : *Grenzbewusster Sadomasochismus. SM-Sexualität zwischen Normbruch und Normbestätigung*. Bielefeld 2014.
- Welldon, Estela V. : « Sadomasochismus und Feminismus ». In : Hill, Andreas/Peer Briken/Wolfgang Berner (Hrsg.) : *Lust-voller Schmerz. Sadomasochistische Perspektiven*. Gießen 2008, S. 193-212.